

LES  
**LEÇONS DE BETZY**

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR MM. CHARLES POTIER ET ÉMILE ABRAHAM

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 17 MAI 1860

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

SIR EDGAR. . . . .	M. SAVERNY.	MISS HAMELINE. . .	M <sup>lle</sup> CÉLINE RENAULT.
MILORD SIDNEY. . . . .	M. STANISLAS.	BETZY . . . . .	M <sup>lle</sup> MARIA.

*Note pour messieurs les Artistes de Province.*

COSTUMES :

SIR EDGAR. Habit rouge de chasse, casquette jockey, gilet blanc, cravate noire, jabot, pantalon collant blanc, bottes à l'écuivre vernies, coiffure de nos jours, favoris à volonté. — *Deuxième costume* Habit noir à la française, cravate blanche, jabot, gilet noir, cul et e noire, bas de soie noirs, souliers à boucles, chapeau tricorne.  
LORD SIDNEY. Collant gris, bottes à l'écuivre vernies, cravate noire, redingote foncée de campagne, chapeau de ville bas de forme et large de bords. — *Deuxième costume.* Habit rouge et casquette jockey; le même dessous.  
MISS HAMELINE Costume mi-amazone, couleur un peu claire.  
BETZY. Paysanne écossaise sans coiffure.

Le théâtre représente un salon riche; une cheminée au premier plan, à droite; la chambre d'Hameline au deuxième plan, à droite. Porte au fond sur un beau jardin anglais. Un guéridon au milieu du théâtre, avec deux chaises, une console où se trouve bouteille, carafe et verres; un fauteuil à droite, devant la cheminée. A gauche, au premier plan, chambre de Betzy.

*(La scène se passe en Angleterre).*

*(Au lever du rideau, Betzy, un paquet sous le bras, est penchée à une fenêtre. Hameline est assise à droite; elle lit. — On entend le son du cor.)*

**SCÈNE PREMIÈRE**

HAMELINE, BETZY, regardant au fond, à gauche.

BETZY, à elle-même. Sont-ils heureux, les hommes! Si, du moins, la chasse pouvait passer par ici! *(Haut.)* Miss veut-elle me permettre d'aller porter à monsieur le recteur l'habit que mon père a terminé?

HAMELINE. C'est encore un prétexte pour aller, comme à votre ordinaire, causer et bavarder.

BETZY. Madame sait bien que mon père, le meilleur... et l'unique tailleur de l'endroit, est fort occupé en ce moment, et qu'il me prie souvent de porter son ouvrage.

HAMELINE. Et vous en profitez pour jaser avec tout le monde, et pour vous arrêter avec les chasseurs.

BETZY. Ils font entendre une si jolie musique!

HAMELINE. Un bruit qui agace les nerfs, qui engage les hommes à tuer de pauvres bêtes, qui excite des chiens à déchirer avec leurs dents ces innocents animaux.

BETZY. Madame est bien différente de tout le monde... Rien que d'entendre le son du cor, on se sent tout transporté... et le soir, quand l'écho retentit dans la campagne, on se sent tout rêveur.

AIR : *d'Oray.*

Quand les chasseurs vont en campagne,  
Lorsque du cor j'entends le son,  
Dans la plaine ou sur la montagne,  
De plaisir j'en ai le frisson ;  
Je sens que leur ardeur me gagne,  
Et je voudrais être garçon,  
Tonton, tontaine, tonton,  
Ton, ton, ton.

Mais je n'aime pas trop la chasse  
Pour un époux, et j'ai raison ;  
Car il ne peut tenir en place  
Et s'éloigne de la maison ;  
Alors j'ai peur qu'il ne la fasse  
A d'autre gibier sans façon.  
Tonton, tontaine, tonton,  
Ton, ton, ton.

(Hameline met son livre sur la cheminée ; elle se lève et va à Betzy.)

D'ailleurs, j'ai toujours entendu dire que la chasse était un plaisir de gentilshommes.

HAMELINE. Un plaisir de sauvages !

BETZY. Et puis les cavaliers sont si gentils avec leurs habits rouges, leurs joues roses, leurs cheveux épars, leurs yeux étincelants, et surtout leur air guerrier ; car moi j'aime beaucoup les hommes... les hommes... les hommes qui sont des hommes, enfin ; et, sauf votre respect, miss Hameline, je ne comprends pas votre goût pour les garçons sédentaires et pacifiques : si j'avais été une grande dame, je n'aurais voulu qu'un héros exposé à de nobles dangers... un peu sa-breur... un peu buveur, un peu mauvais sujet... (A part.) un sir Edgard, par exemple !

HAMELINE. Pour être malheureuse... sans cesse abandonnée... et bientôt délaissée... pour avoir un maître, enfin.

BETZY. C'est donc pour cela que vous ne vous mariez pas, miss?... (A part.) Elle ne répond pas... j'ai deviné. (haut.) Miss, toujours avec le respect que je vous dois... pourquoi ? car, enfin, bientôt vous serez majeure... pourquoi ne pas vous dépêcher de choisir un époux, afin de faire mettre sur votre contrat : Fille mineure !... C'est si drôle, ce mot majeure !... On a l'air d'une vieille fille qui ne peut pas trouver à se marier !

HAMELINE.

AIR : *En vérité, je vous le dis.*

Non, vous avez beau m'en prier,  
Je vous le dis, c'est inutile :  
Je suis d'une humeur peu docile.  
Je ne veux pas me marier.  
Je ne veux pas changer ma vie  
Sans espoir d'un sort plus heureux...

BETZY.

Ah ! dam ! lorsque l'on se marie,  
Faut renoncer aux amoureux.

(Elle monte derrière le guéridon.)

HAMELINE.

Je resterai comme je suis... calme, heureuse, à l'abri des tourments et des orages conjugaux... Je ne me plains pas de mon sort.

BETZY. Eh bien ! j'aimerais mieux être un peu tracassée, taquinée, chagrinée même, et avoir un petit mari... car il y a, dit-on, le chapitre des consolations qui n'est pas à dédaigner... Aussi, à votre place, je me marierais avec un luron, un gaillard...

HAMELINE. Merci du conseil, mais vous me permettez d'agir comme je l'entendrai.

BETZY. Oh ! mademoiselle, je ne veux pas vous forcer.

HAMELINE. Vraiment ! vous êtes trop bonne.

BETZY. Ce n'est pas ce que je veux dire.

HAMELINE. C'est bien. Ne me rompez pas davantage la tête de vos propos insensés... (Avec douceur.) si tu veux que nous restions bonnes amies. (Elle sort par la droite.)

## SCÈNE II

BETZY, seule.

Me voilà bien avancée !... Et ce pauvre sir Edgard... va-t-il se moquer de moi ? J'ai eu tort de lui vanter mon influence sur ma maîtresse, ma sœur de lait... Dam ! sur ma maîtresse, nous sommes ensemble... on est quasi sœurs, et je pensais... Ce pauvre garçon, qui est gentil comme tout !... et tapageur et chasseur... et embrasseur... il ne pouvait pas rester un instant auprès de moi sans me serrer les mains... sans m'embrasser le cou... et les joues... Je me disais tout naturellement... ça doit faire un bon mari... Miss Hameline Kingsborn est un parti fort beau... Faisons ce mariage-là... et cette petite prudence, avec tout le respect que je lui dois, ne veut épouser qu'un saint-n'y-touche... un ange bouffi... Allons donc ! foi de Betzy (Edgard parait au fond ; il écoute.), ça ne sera pas ! elle sera la femme de sir Edgard, le plus charmant cavalier des trois royaumes.

## SCÈNE III

BETZY, EDGARD.

EDGARD, s'appuyant sur le guéridon. Comme tu me juges bien !

BETZY. Je ne vous savais pas là.

EDGARD. Sans cela tu n'aurais pas dit tant de bien de moi ?

BETZY, s'appuyant sur le dossier de la chaise, près du guéridon. Précisément ! voilà mon caractère : je dis du bien des gens en leur absence, et quand j'ai du mal à en dire, c'est en leur présence que je le fais.

EDGARD. C'est une qualité rare à ajouter à toutes tes perfections.

BETZY. Vous me flattez !

EDGARD. Du tout, et je le dis en ton absence comme en ta présence : tu es gentille, adorable... à croquer ! (Il l'embrasse.)

BETZY. Du calme... Êtes-vous imprudent !

EDGARD. Imprudent ?... (Il descend en scène.)

BETZY. Vous voulez épouser ma maîtresse, et presque sous ses yeux, vous embrassez sa suivante ?...

EDGARD. C'est sa faute : pourquoi, diable ! a-t-elle une suivante si délicieuse ? (Il lui prend la taille, elle passe devant lui.)

BETZY. Finissez, libertin !

EDGARD. La chasse m'a altéré, et il n'y a pas la moindre auberge dans les environs. Sers-moi un verre de porto, ou plutôt une bouteille... Je me verserai moi-même. (Il s'assied au guéridon.)

BETZY. Pour que tout y passe ? (Elle va chercher sur la console une carafe d'eau et un verre.) Du tout ! l'eau pure d'une source... voilà de quoi vous désaltérer. (Elle lui donne.)

EDGARD. Tu es folle ; je suis harassé d'avoir relancé un maudit cerf, et j'ai une revanche à prendre contre le vieux baronnet Kingsborg.

BETZY. L'oncle de ma maîtresse ?

EDGARD. Il m'a gagné mille guinées !

BETZY. Mille guinées !... Eh bien ! il faudra vous résigner à jouer au loto à six pence.

EDGARD. Avec toi, en t'embrassant à chaque quine. (Il prend un cigare qu'il se dispose à allumer.)

BETZY. Un cigare ! En voici bien d'une autre ! (Avec un ton solennel.) Prenez, ayez une bonbonne garnie de pastilles... voilà la seule manie qui soit autorisée.

EDGARD. Mais, Dieu me damne ! (Il se lève.)

BETZY. Vous jurez !... De mieux en mieux ! Il vous faut baisser les yeux, rougir, si cela vous est possible.

EDGARD. Ah çà ! que veux-tu faire de moi ?

BETZY. Un modèle de perfections.

EDGARD. Eh bien ! ne le suis-je pas ? Je passe pour un cavalier accompli.

BETZY. A mes yeux, c'est possible ; mais ma maîtresse, que vous désirez épouser...

EDGARD. Ta maîtresse est une charmante femme, elle doit avoir du goût ; je ne suis pas fat...

BETZY. Hum ! hum !...

EDGARD. Mais je n'ai qu'à me présenter pour être accueilli favorablement.

BETZY. Ou plutôt pour être mis à la porte tout au plus poliment.

EDGARD. Tu te moques de moi ?

BETZY. Du tout... Tenez-vous, oui ou non, à épouser miss Hameline ?

EDGARD. Si j'y tiens ? la plus riche orpheline du comté... l'héritière du baronnet Kingsborg, qui vient de me gagner mille guinées. C'est le seul moyen de rentrer dans mes fonds. Si j'y tiens ? une femme adorablement belle !...

BETZY.

AIR : *Abonnés de l'Opéra-Comique.*

Perdez alors ces allures légères ;  
Perdez alors ces airs si tapageurs ;  
Perdez alors vos galantes manières ;  
Perdez alors ce ton de séducteur ;  
Perdez tout ça, je le veux, et pour cause...

EDGARD.

Mais je craindrais, je te le dis bien haut,  
En perdant tant de bonnes choses,  
Que ma femme n'y perdît trop. (Bis.)

BETZY. Il vous faut, sir Edgard, toutes les qualités du sexe auquel vous devez votre mère.

EDGARD. Mais, mon Dieu ! ta maîtresse a perdu la raison... Il n'y a plus d'homme comme cela... en supposant qu'il y en ait jamais eu. Si... je me trompe... il y en a un... milord Sidney... un jeune imbécile dont j'ai entendu parler... une curiosité !... Est-ce assez ridicule, un Socrate du dix-neuvième siècle !

BETZY. Ma chère maîtresse veut trouver ce phénix ! Ainsi, monsieur, partez, amendez-vous... devenez un prodige de vertus, de douceur, de qualités féminines... et on verra...

EDGARD. Tu n'as pas autre chose à me proposer ?...

BETZY. Peut-être... Connaissez-vous l'hypocrisie...

EDGARD. De réputation... je ne m'en sers jamais.

BETZY. Eh bien ! employez-la un peu dans cette circonstance.

EDGARD. Dam! après la vertu, l'hypocrisie est ce que nous avons de mieux.

BETZY. Il vous faut baisser les paupières, adoucir l'éclat de vos yeux, rougir quand vos regards rencontrent ceux d'une femme!

EDGARD. Jusqu'à présent c'était le contraire... Enfin, il me faut prendre un air bête?

BETZY. Un air pudique!

EDGARD. C'est la même chose.

BETZY. Avoir une voix douce, mielleuse!

EDGARD. Tu pourrais me donner une leçon?

BETZY. De sagesse?

EDGARD. Non, de son imitation.

BETZY. Soit. (Elle va au fond, regarde et descend.)

Air : *des Sabots de la Marquise.*

Pour qu'aujourd'hui madame  
Couronne votre flamme,  
Montrez-vous très-soumis

A ces quelques avis :

Comme une jeune demoiselle,  
Prenez un air bien innocent,  
Et ne regardez une belle  
Qu'en rougissant pudiquement.  
Dans vos discours, soyez modeste,  
Ne tenez pas de propos leste.

Allez souvent avec ferveur

Écouter le prédicateur.

Ne fréquentez pas le spectacle :

A la vertu c'est un obstacle.

Encore bien moins songez au bal ;

Danser! c'est plaisir immoral.

En un mot, devenez tout autre ;

Transformez-vous en bon apôtre,

Sans doute alors vous obtiendrez

Cette main que vous désirez.

EDGARD. C'est tout?

BETZY. A peu près.

EDGARD. Sais-tu que ce sera un gaillard bien heureux que l'époux de ta maîtresse?

BETZY. Très-heureux; miss Hameline est si peu exigeante!

EDGARD. Je m'en aperçois. Après tout, c'est assez original, et je suis prêt à subir toutes les épreuves.

BETZY. D'abord, il faut quitter cet habit rouge qui offusquerait les yeux de miss.

EDGARD. La pudeur est donc comme les taureaux sauvages? Mais où trouver un costume sérieux? une toilette d'ordonnance pour me présenter?

BETZY. Dam!... je ne sais... si... (Elle passe derrière lui prendre un paquet et le lui donne.) j'ai une idée... j'ai tout ce qu'il vous faut : l'habit tout neuf de monsieur le recteur, que mon

père, le tailleur du pays, vient de terminer, et que je devais porter... Monsieur le recteur peut bien attendre un jour de plus.. Allez dans ma chambre... là, et faites promptement votre métamorphose.

(Elle le fait entrer dans sa chambre, à gauche.)

EDGARD, sortant. Viens-tu m'aider?

BETZY. Si c'est comme ça que vous commencez déjà à vous amender.

EDGARD. En tout bien, tout honneur. (Il entre dans la chambre.) Viens donc... viens donc.

## SCÈNE IV

BETZY seule.

Quel dommage de lui imposer une transformation... Bah! je suis sûr qu'il sera charmant encore... Et dire que c'est pour une autre qu'il faut... Quelle abnégation! Oui, ma chère maîtresse, je ferai votre bonheur malgré vous, et, j'en suis sûre, vous me remercerez de vous avoir mariée à un si gentil cavalier... La voici rêveuse, mais non pas amoureuse... Ah! si je n'étais pas une simple soubrette!... (Elle monte derrière le guéridon.)

## SCÈNE V

BETZY, HAMELINE.

HAMELINE, une lettre à la main, entrant pensive. C'est une gageure, sans doute. Mais pourquoi songer tant à moi?... Mon oncle le baronnet, lui aussi, veut me marier.

BETZY, à part. Et sir Edgard... Maladroite que je suis!

HAMELINE. Et, sans attendre ma réponse, il m'expédie son protégé; un homme accompli, dit-il... Accompli dans quel sens? Il ignore, mon cher oncle, que sa nièce n'est point d'un caractère facile. Je ne suis pas comme ces femmes qui épousent un homme qui a eu des intrigues! Rien que d'y penser, cela me fait horreur!... Vous verrez que je serai forcée de leur céder!... Que le monde est singulier!... Je vis tranquille, heureuse, ne demandant qu'à rester dans mon obscurité. Eh bien, non, il faut que je renonce à ma liberté, que je m'enchaîne; et si ma destinée est triste plus tard, si mon mari ne me rend pas heureuse, je n'aurai pas le droit de me plaindre... Ceux qui m'auront contrainte à changer mon sort daigneront peut-être m'obséder de banales consolations. (Betzy est descendue doucement en scène.)

BETZY. Mais, mademoiselle...

HAMELINE, qui n'avait pas vu Betzy. Encore un tyran... car vous semblez vous entendre avec ma famille pour me priver de cette liberté qui m'est si chère.

BETZY. Je veux vous rendre heureuse, et pour cela je ne m'entends qu'avec mon cœur... Je disais, madame, que si, au contraire, vous avez la félicité en partage, on exigera de la reconnaissance. Eh! mon Dieu, à votre place, je ne m'embarrasserais pas des autres et je ne penserais qu'à moi. Au bout du compte, vous allez voir le jeune homme, puisqu'on vous l'expédie franc de port.

HAMELINE. C'est vrai, d'après la lettre de mon oncle, il devrait être ici. (Elle monte devant le guéridon en allant à la cheminée à droite.)

BETZY. Si l'objet vous convient, vous le conservez; s'il n'est pas à votre goût, vous le rendez... On ne vous l'impose pas... N'achetez pas chat en poche, achetez à condition. Ah! si l'on pouvait se marier sous bénéfice d'inventaire!

HAMELINE. Quelle heure est-il? C'est peut-être une plaisanterie de mon oncle... J'ai envie de faire un peu de toilette, il fait si beau.

BETZY, montant au fond. Il va pleuvoir.

HAMELINE. Un nuage qui passe.

BETZY. Un gros nuage qui passera toute la journée.

HAMELINE. Comme le temps me semble long!

BETZY, à part. Elle brûle d'envie de voir le jeune homme en question... Oh! les femmes! les femmes!... Et cet autre qui n'en finit pas de s'enlever son air de mauvais sujet. Il n'a que le temps de lui tourner la tête avant l'arrivée de son rival. Le voici. (Betzy va au-devant d'Edgard et le fait descendre en scène.)

HAMELINE, à part. C'est lui sans doute.

### SCÈNE VI

EDGARD, HAMELINE, BETZY.

(Edgard a mis un second costume.)

AIR : *Berce, berce, bonne grand'mère.*

BETZY.

Avancez, et de la prudence;  
Rappelez-vous votre leçon,  
Et soyez, pour la circonstance,  
Plus doux qu'un tout petit garçon.

EDGARD.

Puisqu'il le faut.

BETZY.

Ce n'est pas difficile.

EDGARD.

Essayons donc.

BETZY.

Allons, soyez habile.

ENSEMBLE.

BETZY et EDGARD.

Avancez, et de la prudence.  
Avançons, et de la prudence.  
Rappelez-vous notre leçon;  
Rappelons-nous de la leçon.  
Et soyez, pour la circonstance,  
Et soyons, pour la circonstance,  
Plus doux qu'un tout petit garçon.

HAMELINE.

Agissons bien avec prudence;  
Montrons, en cette occasion,  
Comme en toute autre circonstance,  
Beaucoup de résolution.

BETZY. Je vous laisse en face de l'ennemi; c'est à vous de soutenir votre personnage. (A part.) C'est égal, il était plus gentil tout à l'heure. (Elle sort par le fond à gauche, en faisant des signes d'encouragement à Edgard.)

### SCÈNE VII

EDGARD, HAMELINE.

(Un court silence, pendant lequel Edgard et Hameline sont fort embarrassés de leur contenance respective.)

EDGARD, à part. Elle est jolie, très-jolie: c'est une beauté sévère et qui m'impose. Comment s'y prend-on pour faire la cour avec candeur et en adolescent? C'est que je ne me rappelle pas avoir jamais fait d'apprentissage! (Haut, avec hésitation.) Miss...

HAMELINE, les yeux baissés. Sir...

EDGARD. Miss.

HAMELINE. Sir...

EDGARD, à part. Être obligé de faire le craintif quand on l'est pas, c'est insupportable. Ah! si j'osais profiter de mes avantages.

HAMELINE, à part. Pauvre jeune homme!... il est d'une timidité... c'est que je ne sais vraiment pas comment l'encourager.. Faut-il que j'entame la conversation? (Haut.) Mon oncle m'avait annoncé votre arrivée.

EDGARD, à part. Son oncle?

HAMELINE. Il parle de vous dans cette lettre dans les termes les plus flatteurs.

EDGARD, à part. Son oncle ment bien, par

exemple. (Haut.) Monsieur votre oncle est bien bon... (A part.) Je suis stupide; c'est vrai, je n'ai d'esprit que lorsque je dis des bêtises; ce n'est pas ma faute.

HAMELINE, à part. Ce n'est pas un aigle, mais ce sera peut-être un bon mari, et puis il est tel que je l'ai désiré. (Haut.) Et... il se porte toujours bien?

EDGARD. Vous dites?

HAMELINE. Je vous demande de ses nouvelles.

EDGARD. De ses nouvelles... des nouvelles de qui?...

HAMELINE. Du baronnet.

EDGARD. Du baronnet... Quel baronnet?

HAMELINE. Mon oncle.

EDGARD. Ah! monsieur votre oncle... Il va à merveille; il m'a gagné mille guinées.

HAMELINE. Comment cela?

EDGARD. Figurez-vous que ce cher baronnet est un rude gaillard. (Mouvement d'Hameline.) Fichtre! j'oubliais la leçon. (Haut.) Il me les a gagnées pour une loterie de bienfaisance.

HAMELINE. Ah! (Court silence.)

EDGARD, à part. J'aimerais mieux me trouver en face d'un régiment de danseuses; je ne serais pas intimidé, et, malgré mon rôle, je trouverais moyen de ne pas être d'une platitude si désespérante. (Haut.) Miss!

HAMELINE. Sir...

EDGARD, bredouillant. Me sera-t-il permis d'espérer d'obtenir la faveur d'avoir la permission de venir quelquefois m'informer de votre santé et d'être assez heureux pour mériter de vous servir quelquefois de cavalier?

HAMELINE, à part. Ouf! (Haut.) Sans doute, et puisque vous êtes le protégé de lord Kingsborn.

EDGARD. Je suis son protégé?

HAMELINE. Sans doute.

EDGARD, étonné. Ah! pardon... j'oubliais... (A part.) Que le diable emporte cet imbécile d'oncle de ne pas m'avoir prévenu; enfin, l'intention est délicate... il a mes mille guinées... j'aurai son héritage.

HAMELINE. Et puisque vous êtes le protégé de lord Kingsborn, dis-je...

EDGARD. Lord Kingsbornedisje...

HAMELINE, à part. Mon oncle m'a-t-il envoyé un idiot? (Haut.) Et, dis-je, puisque vous êtes le protégé de lord Kingsborn, vous pourrez venir me voir et m'offrir votre bras à la pro-

menade. Pour commencer nos pérégrinations, voulez-vous m'accompagner jusqu'au temple? Notre recteur est un éloquent prédicateur, et nous entendrons un édifiant sermon. (Elle va à la cheminée prendre un livre et revient à Edgard.)

EDGARD, à part. Il ne manquerait plus que cela!

HAMELINE. Est-ce que cela vous ennuerait?

EDGARD. Moi! par exemple! Je passerais ma vie à entendre prêcher.

HAMELINE, à part. Il a du bon. (Elle lui remet un livre.)

EDGARD. Un livre de piété!

HAMELINE. Ensuite nous monterons faire quelques visites dans les cabanes. J'ai mes pauvres qui m'attendent. (Elle sonne et va à la cheminée; Betzy entre et va à elle. Elles causent bas. Betzy passe à Hameline un chapeau et une manille.)

EDGARD, à part. Allons-nous nous en donner! Certes, c'est beau, la charité; je la pratique, mais sans négliger mes plaisirs: je vais à tous les bals de bienfaisance, je fais des paris considérables au profit des indigents; mais aller leur rendre visite, merci! (Haut.) Quel plus noble passe-temps que celui-là?... Ah! miss, nous sommes bien faits pour nous comprendre. (A part.) Pourvu que le recteur ne reconnaisse pas son habit. (Betzy entre.)

HAMELINE. (Musique.) Je sors, je vais au temple.

BETZY, allant à Edgard. Bien, miss. (Bas à Edgard.) Eh bien?

EDGARD, bas à Betzy, en soupirant. Je vais au temple. (Il passe devant elle.) Nous allons au temple. (Il va donner son bras à Hameline.)

#### ENSEMBLE.

EDGARD.

AIR : de Montaubry.

Puisqu'il le faut, allons, je vais au temple,  
Pour écouter notre prédicateur.  
Ce sacrifice est d'un pieux exemple;  
A mon amour il portera bonheur.

BETZY.

Puisqu'il le faut, rendez-vous donc au temple,  
Pour écouter notre prédicateur.  
Ce sacrifice est d'un pieux exemple;  
A votre amour il portera bonheur.

HAMELINE.

Sans plus tarder, il faut aller au temple,  
Pour écouter notre prédicateur.  
Dieu qui, là-haut, sans cesse nous contemple,  
Nous saura gré d'une sainte ferveur.

(Edgard sort avec Hameline par le fond, à gauche.)

## SCÈNE VIII

BETZY, seule, les suivant des yeux.

Pauvre papillon devenu chrysalide, cache tes ailes jusqu'à ce que tu puisses voltiger à ton aise... Comme il avait l'air malheureux en me disant : « Je vais au temple!... » Et puis, en sortant, comme il m'a lancé un regard piteux!... Bah! il me saura gré de l'avoir marié à miss Hameline; il ne n'embrassera plus, voilà ce que j'y perdrai; mais il n'y a pas que lui de gentil au monde. (Elle regarde du côté où ils sont partis.) Ils marchent avec un calme, un air de componction qui vous fait venir l'ennui à la bouche.

## SCÈNE IX

BETZY, SYDNEY, venant de la droite du fond; ils se touchent dos à dos, et ils se retournent effrayés.

SIDNEY, en rant vêtu de noir, timidement. Je ne me trompe pas, c'est bien ici chez ma cousine... mademoiselle?

BETZY, sautant. Hein? qui va là?

SIDNEY. Recevez mes excuses, mademoiselle, si j'entre si brusquement.

BETZY. Brusquement! il fait moins de bruit qu'une souris.

SIDNEY. Je suis venu à pied depuis la terre de mon oncle le baronnet, lord Kingsborn... en lisant un ouvrage de Pope; j'ai trouvé la porte du jardin ouverte, j'ai pris la liberté d'en franchir le seuil, puis j'ai osé venir jusqu'ici sans me faire annoncer.

BETZY, à part. Ah! mon Dieu! c'est le vrai cousin; cela va compliquer la situation. (Haut.) Diable! c'est téméraire, cela.

SIDNEY. Mon Dieu! est-ce que mademoiselle s'offenserait de mon audace? Je vais m'éloigner.

BETZY. Mais non, restez. (Elle descend en scène, et lui fait signe de descendre.) Monsieur, expliquez-vous. Je suis la sœur de lait de madame, une autre elle-même... Si vous voulez exposer votre requête.

SIDNEY. Oh! mon Dieu, oui, mademoiselle. Vous me paraissez bonne et indulgente... Si vous daignez m'encourager...

BETZY. Vous encourager?

SIDNEY. Je suis le neveu un peu éloigné du baronnet Kingsborn, et miss Hameline est aussi sa nièce. Mon oncle désirerait que je devinsse son mari.

BETZY. Le mari de votre oncle?

SIDNEY. Le mari de miss Hameline; et comme j'ai toutes les qualités — c'est mon oncle qui le dit — pour plaire à la charmante personne...

BETZY, à part. Cet écolier-là est bien mieux dans le programme que l'autre. L'heureusement que sir Edgard a pris l'initiative.

SIDNEY. Vous ne me répondez pas.

BETZY. Je réfléchis... C'est que je ne sais vraiment pas comment vous expliquer cela... la place est prise.

SIDNEY. Je ne comprends pas.

BETZY. Enfin, milord, il y a un autre prétendu sur le tapis.

SIDNEY. Ah!...

BETZY. Un jeune homme charmant, d'une conduite irréprochable.

SIDNEY. Comme moi.

BETZY. D'une douceur...

SIDNEY. Comme moi.

BETZY. Une vraie demoiselle.

SIDNEY. Comme... c'est-à-dire...

BETZY. Aussi, si j'étais à votre place, pour m'épargner l'humiliation d'un refus...

SIDNEY. Que feriez-vous?

BETZY. Je m'en irais.

SIDNEY. Je ne le peux pas... Je n'ai jamais osé lever les yeux sur une femme... et pourtant le portrait de ma cousine, qui est chez mon oncle, est depuis longtemps mon idole... l'objet de mon admiration.

BETZY. Vous aimez en peinture?

SIDNEY. Oui... mademoiselle... (Il pose son chapeau sur le guéridon.)

AIR : *Fanchonnette.*

J'adressais le plus pur hommage,  
Ainsi qu'à la Divinité,  
A cette chère et douce image  
Resplendissante de beauté.  
C'est insensé... Mais dans la vie  
Facilement renonce-t-on  
A quelque agréable folie,  
Pour obéir à la raison?  
Renonce-t-on à la folie,  
Pour obéir à la raison,  
A la raison?

Aussi je ne veux pas me tenir pour battu, je lutterai contre ce rival... Vous le nommez?...

BETZY. Sir Edgard.

SIDNEY. C'est là ce jeune homme si doux, si rangé, ce modèle de vertus... J'en ai entendu parler dans un sens tout opposé.

BETZY. C'est de la calomnie, ou plutôt ce

malheureux jeune homme, au milieu des mauvaises sociétés, affectait de prendre leurs travers, à son grand regret.

SIDNEY. Mon Dieu, que je suis donc fâché d'avoir tant regardé ce joli portrait ! Il faut donc dire adieu à toutes mes espérances de bonheur... Je suis bien malheureux. (Il tombe assis sur la chaise, près du guéridon, à droite.)

BETZY, à elle-même. Est-ce qu'il va pleurer ?

SIDNEY, se levant et passant devant Betzy. Eh bien ! non, je le répète, je lutterai, je ne céderai pas comme un enfant au premier obstacle que je rencontre... Ah ! mon rival a toutes les vertus... toutes les qualités. Eh bien ! je n'ai qu'un parti à prendre, c'est d'avoir tous les défauts et tous les vices.

BETZY, à part, de-cœulant. Tiens ! c'est une idée, cela ; ça le fera congédier plus vite, et mon protégé n'en sera que plus certain de réussir. (Haut.) Mais saurez-vous vous y prendre ?

SIDNEY. Voilà ce qui m'embarrasse, mademoiselle. Seriez-vous assez complaisante pour m'aider de vos conseils et de votre expérience ?

BETZY. Mais il est presque impertinent, cet ingénu. (Haut.) Et à quoi voyez-vous que je sois capable de vous donner des leçons d'une légèreté un peu exagérée ?

SIDNEY. On lit cela dans vos yeux.

BETZY. Vraiment. (Bas.) il ne lit pas trop mal. (Haut.) Allons, je veux bien forcer un peu ma nature. (Bas.) Me voilà professeur à deux fins : j'enseigne le pour et le contre. (Haut.) Vous m'allez, et je vous ferai réussir.

AIR : *des Sabots de la Marquise.*

(Elle monte au fond et regarde ; elle prend une bouteille et un verre qu'elle dépose sur le guéridon.)

BETZY.

Pour qu'aujourd'hui madame  
Couronne votre flamme,  
Montrez-vous très-soumis  
A ces quelques avis.  
Croyez-moi : que votre langage  
Sente un peu l'homme dépravé.  
Sans crainte, faites le tapage  
D'un mauvais sujet achevé.  
Il vous faut changer de tournure ;  
Avoir une crâne posture.  
Vous avez l'air d'un écolier !  
Prenez un ton plus cavalier.  
Fumez, criez, jurez sans cesse !  
Songez qu'aux yeux de ma maîtresse  
Un petit air impertinent  
Ne messied pas chez un amant.

En un mot, devenez tout autre.  
Paraissez un vilain apôtre.  
Sans doute alors vous obtiendrez  
Cette main que vous désirez.

(Elle monte au-dessus du guéridon, et verse à boire.)

SIDNEY, à part. Je m'amenderai après mon mariage.

BETZY. Maintenant, buvez-moi ça.

SIDNEY. Je n'aime que la groseille.

BETZY. C'en est presque... c'est de la groseille qui réchauffe, c'est du porto.

SIDNEY. Connais pas... c'est égal. (Il approche ses lèvres du verre.) Hum ! ça brûle. (Après avoir bu tout d'un trait.) Encore.

BETZY, à part. Pauvre garçon ! C'est tout de même gentil, un ingénu ; mais changeons-le vite, car ma maîtresse en raffolerait. (Haut, lui présentant le verre.) Buvez-moi ça.

SIDNEY, après avoir bu. Ce n'est pas mauvais...  
ENCORE. (Betzy lui verse encore.)

SIDNEY. C'est même très-bon.

BETZY, le faisant descendre. Maintenant, figurez-vous être auprès de ma maîtresse.

SIDNEY. Eh bien ?

BETZY. Que ferez-vous ?

SIDNEY. Dam !... rien.

BETZY. Ce n'est pas assez : vous lui embrasseriez la main.

SIDNEY. Oh ! la main, à sa fête.

BETZY. A sa fête, non, tout de suite. Essayez donc. (Elle lui présente sa main.)

SIDNEY. Ah ! il faut essayer. (Il l'embrasse timidement.) C'est doux... Dites donc, mademoiselle, j'ai osé embrasser le portrait de ma cousine sur la joue... Suis-je hardi... hein ?...

BETZY. C'est téméraire. Comment avez-vous fait ? Montrez-moi. (Elle lui présente sa joue.)

SIDNEY, cherchant ; il fait un tour sur lui-même, Betzy le suit. Je ne vois pas de portrait ici.

BETZY. Ah ! c'est vrai, nous n'avons pas de portrait. Figurez-vous que je sois en peinture.

SIDNEY. Oh ! (Il s'avance doucement.) Oh ! (Il l'embrasse.) C'est meilleur.

BETZY, montant au-dessus du guéridon et regardant. Assez. On vient, je vais vous donner un costume qui complétera la métamorphose... (Elle débarrasse la bouteille et le verre et les pose sur la cheminée.)

SIDNEY, l'embrassant. C'est meilleur qu'en peinture. (Il sort.)

BETZY. Mais seule avec lui ! Ah ! bah ! un ingénu ! (Elle sort.)



## SCÈNE X

EDGARD, HAMELINE, entrent gravement en se donnant le bras.

HAMELINE. Le discours du recteur a été édifiant.

EDGARD. Très-édifiant. (A part.) Je n'ai pas entendu une syllabe... j'ai dormi.

HAMELINE. J'ai admiré votre recueillement, vous aviez les yeux baissés.

EDGARD. Pour éviter les distractions mondaines.

HAMELINE. Asseyez-vous. (Elle s'assied au guéridon, à droite.)

EDGARD. Elle m'ennuie. Oh! si elle n'était pas si jolie et si ce n'était pas un si brillant parti... mais une fois marié comme je changerai tout cela... quelle revanche! (Il s'assied à gauche du guéridon.)

HAMELINE. Vous répétez quelques passages du discours du recteur?

EDGARD. Les passages les plus saillants.

HAMELINE. Voulez-vous me lire quelques morceaux de piété, tirés des œuvres du digne homme.

EDGARD. Si vous y tenez?

HAMELINE. Je vous en prie.

EDGARD, à part. Mais je mourrai du spleen, c'est sûr. (Il prend le livre.) Que ne suis-je somnambule! je lirais en dormant.

HAMELINE. Je vous écoute.

EDGARD, lisant en combattant le sommeil. Traité de morale. L'homme doit comprendre ses devoirs et les pratiquer avec rigueur. (On entend jouer sur le cor de chasse : Tonton, tontaine, tonton.)

EDGARD, se levant. Tiens! est-ce que le cerf est lancé par ici? Ce son n'est pas lancé par des poumons exercés.

HAMELINE. Quel est l'audacieux qui se permet de troubler notre douce tranquillité?

EDGARD. C'est d'une indiscretion. (On entend des voix dans la coulisse.)

HAMELINE. On se dispute chez moi.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, BETZY, SIDNEY, dans son second costume.

BETZY, à la coulisse. Vous avez beau cesser de jouer du cor, je vous dis que vous n'entrerez pas. (A Sidney.) Lutinez-moi donc; ayez l'air de forcer la consigne.

SIDNEY. Morbleu!... sacrebleu!... (Bar, à Betzy.) Est-ce cela?

BETZY. Un peu gauche, mais ça marche.

HAMELINE. De quel droit, monsieur, vous permettez-vous d'entrer ainsi chez moi?

SIDNEY. De quel droit? de quel droit? mais... (Il s'excuse; sur un signe de Betzy, il se raffermit.) Comment! de quel droit? mais du droit qui appartient à tout gentilhomme de venir voir une charmante femme qui se dérobe à l'admiration générale.

HAMELINE. Monsieur, êtes-vous fou?

EDGARD, à Betzy. Je vais jeter ce drôle par la fenêtre.

BETZY, à Edgard, l'arrêtant. Gardez-vous-en bien, c'est votre rival, un Chérubin que j'ai transformé en démon, pour que vous puissiez le supplanter.

EDGARD. Laisse-moi faire. (Passant devant Betzy.) Pardon, mon jeune ami, laissez-moi vous représenter avec toute la modération qui fait la force de mon caractère...

SIDNEY. Vous m'ennuyez, vous. (Il jette en l'air le livre que tenait sir Edgard, Betzy le ramasse et le pose sur le guéridon.)

EDGARD. Oh! mais morbleu! palsembleu! (Se calmant.) Mon enfant, revenez à la raison.

SIDNEY, à part. Je ne demande pas mieux. (S'emportant.) Mille tonnerres!... la raison est pour les vieillards.

EDGARD. (Betzy l'arrête.) Ah! mais... (A part.) C'est difficile d'être sage.

SIDNEY, à part. Mon Dieu! ce n'est pas aisé d'être tapageur.

HAMELINE. Vous dites, milord?

SIDNEY. Que je viens vous épouser... Ah! je comprends... la présence d'un étranger vous fait rougir à ce mot de mariage. (Il veut lui prendre la taille.)

HAMELINE. Milord... (Elle passe devant Sidney.)

BETZY. Calmez-vous, miss...

HAMELINE. Voyons, milord, expliquez-vous.

SIDNEY. C'est tout expliqué: je suis votre cousin, le neveu de lord Kingsborn.

HAMELINE. Le neveu de lord Kingsborn... (A Edgard.) Et vous, sir?

EDGARD, à part. Aie... aie!...

HAMELINE. Voyons, j'écoute.

EDGARD, allant à miss Hameline. Mon Dieu! miss, je ne suis que l'ami du baronnet. Instruit de votre prédilection pour les hommes de mon caractère, c'est-à-dire pour les gentlemen aux manières tranquilles, à l'âme tendre, je suis venu, et je n'ai pas osé détruire une erreur dont vous êtes l'auteur la première, car j'avais remarqué... ou plutôt je

n'avais pas... si... (A part.) Je m'embrouille d'une manière incroyable.

HAMELINE. Je devrais me fâcher.

EDGARD. Vous fâcher! et pourquoi... en connaissant mes vertus, ma sagesse?

SIDNEY. Ses vertus, sa sagesse... ah! ah! ce n'est plus de mode.. Pauvre arriéré! donnons-lui tout de suite un prix de sagesse comme au collège... Un prix d'excellence est décerné à sir Edgard. (Hameline, malgré ses efforts, ne peut s'empêcher de rire.)

BETZY, à part, riant. C'est assez comique!... Pauvre sir Edgard, quelle épreuve il lui faut subir!

EDGARD, à part. C'est que j'ai l'air horriblement bête!

SIDNEY, à part. C'est la première fois que je me moque de quelqu'un... c'est amusant.

EDGARD. Est-ce que ces perfections que vous désirez dans un époux, et que je possède... que je crois posséder, du moins...

SIDNEY. Comptez-vous la modestie au nombre de vos vertus?

EDGARD. Vous, laissez-moi tranquille. (A part.) Je ne puis plus y tenir... je vais le souffleter.

BETZY, le retenant. Restez donc calme... vous perdriez le fruit de toute votre bonne conduite passée. (Elle monte avec Edgard derrière le guéridon.)

SIDNEY. Ma cousine, ne pourrais-je avoir avec vous un moment d'entretien?

HAMELINE. Mais je ne sais si je dois...

SIDNEY. Mais si, palsembleu! vous le devez... Est-ce que je vous fais peur?... Je suis pourtant, vous le voyez, l'homme du monde le plus doux... D'ailleurs, on sait tout le respect que l'on doit à une femme... (Il prend un cigare.) La fumée ne vous gêne pas? (A part.) Je vais me faire mal au cœur, tant pis!

HAMELINE. Mais, pardon... mon cousin, au contraire.

EDGARD, descendant. Milord, y pensez-vous?... devant une femme! (A part.) Dire qu'il y a un siècle que je n'ai fumé un cigare! (Sidney mouille le cigare et s'apprête à le fumer.) Il ne sait seulement pas le préparer. (Il lui prend son cigare.)

HAMELINE, à part. Seule avec lui, je pourrai peut-être le rendre plus sociable... (A Edgard.) Je vous demande mille pardons... j'agis un peu sans façon... j'ai à parler à mon parent... des affaires de famille dont je ne veux pas vous ennuyer. Si vous voulez con-

tinuer, dans le petit salon... ou bien dans la bibliothèque, l'ouvrage du recteur...

EDGARD. Mais, miss...

SIDNEY, qui vide verre sur verre. Allons, filez.

BETZY, sur un mouvement d'Edgard. Retenez-vous... vous voyez bien qu'on va le mettre à la porte.

EDGARD, à part. Je vais déjeuner, je meurs de faim et de soif. (A Hameline.) Mais, miss, je tremble de vous laisser seule avec un jeune homme dont les façons un peu excentriques me causent de vives inquiétudes... Tandis que si j'étais là, je tempérerais, par ma tranquillité, par ma mansuétude...

HAMELINE, un peu impatiente, passant devant Edgard. Mon Dieu! vous êtes un sage de la Grèce, un Socrate... un Platon... C'est convenu, puisqu'on vous a décerné un prix d'excellence. Que voulez-vous de plus?

EDGARD. Je veux... (A part.) Décidément j'ai l'air d'un grand imbécile.

BETZY, à part. Miss a l'air tout drôle... je ne la reconnais pas...

ENSEMBLE.

EDGARD.

Soyons à ses désirs docile;  
D'ici retirons-nous tranquille;  
Mais, je reviendrai dans l'instant  
Punir un rival insolent.

SIDNEY, HAMELINE, BETZY.

Soyez à mes désirs docile;  
D'ici retirez-vous tranquille.  
Montrez-vous un peu complaisant,  
Vous reviendrez dans un instant.

(Edgard et Betzy sortent par le fond à gauche. Betzy fait à Sidney des signes d'encouragement.)

## SCÈNE XII

SIDNEY, HAMELINE.

SIDNEY. Nous disons donc... Vous ne m'aimez pas encore, chère cousine, cela viendra, mais dépêchez-vous. Quand m'adorerez-vous tout à fait?

HAMELINE. Oh! nous n'y sommes pas encore.

SIDNEY. Pourquoi cela?

HAMELINE. Parce que vous n'avez rien de ce qu'il faut pour me plaire d'abord, et puis, parce que je me suis presque engagée avec un autre, qui a tout ce que je désire dans un époux.

SIDNEY. Oh! vous vous dégagez.

HAMELINE, à part. Il a un aplomb merveilleux.

SIDNEY. Vous lui direz : Est-ce que je veux d'un mari à l'eau de rose, d'un homme qui ne saurait pas me protéger, me défendre! (A part.) C'est que c'est vrai, cela!... Tout en jouant la comédie, je sens que je n'étais pas grand'chose il y a une heure.

HAMELINE. Mais je voudrais qu'avec cette force, cette bravoure, que vous regardez comme l'apanage de l'homme; je voudrais qu'après de sa femme il fût doux, aimable, complaisant.

SIDNEY. Et qui vous dit qu'il ne le serait pas? qui vous dit, chère cousine, que, malgré cet air un peu turbulent, il n'y a pas dans mon cœur un amour pur, passionné? Oh! si vous saviez ce qu'une femme chérie fait faire par son influence sur celui qui l'adore!

HAMELINE. Vrai! vous croyez que vous pourriez vous corriger de vos défauts?

SIDNEY. Oh! comme cela me serait facile!

HAMELINE. Voyons, comment feriez-vous pour quitter ce petit air évaporé, qui me semble incompatible avec une véritable tendresse?

SIDNEY. Dam! comme ceci. (Il se lève et reprend son air habituel.) A peine si j'oserais vous dire: je vous aime; vous me feriez trembler avec votre regard, si vous vouliez.

HAMELINE. Vraiment!... Essayons. (Elle se lève, regarde d'un air imposant Sidney, qui finit par trembler pour tout de bon.)

SIDNEY. Oh! mon Dieu! voilà que j'ai peur.

AIR : de Nargéot.

HAMELINE.

Vraiment! je vous épouvante?

SIDNEY.

En vérité, j'ai grand'peur;  
Bien que vous soyez charmante,  
Vous m'effrayez, sur l'honneur!

HAMELINE.

Vous pourtant si téméraire,  
Dites-moi par quel retour  
Vous tremblez de ma colère?  
Tremblez-vous de ma colère?

SIDNEY.

C'est que je tremble d'amour. (Bis.)

HAMELINE. En supposant que je n'aie rien à redouter de vos façons légères, trop déga-

gées, et peu en rapport avec mon humeur et mon éducation, n'aurais-je pas à souffrir de vos autres défauts! Vous vous êtes annoncé à moi comme un querelleur, un fumeur, un... tranchons le mot... un mauvais sujet. Si je l'exigeais, me feriez-vous le sacrifice de toutes ces imperfections?

SIDNEY. Dam!...

HAMELINE. Vous hésitez?

SIDNEY. J'hésite à mentir plus longtemps. Ce sacrifice, chère cousine, n'en serait pas un; ces défauts, je ne les ai jamais eus. Voilà bien longtemps que j'aime votre image, voilà bien longtemps que j'adore votre portrait, comme on adore une sainte, une madone... Je savais combien vous étiez difficile dans le choix d'un époux, et j'étais de jour en jour plus sévère pour ma conduite. Ce portrait chéri me guidait dans la bonne route; chaque jour je lui demandais : Suis-je digne de mon idole? Enfin, un jour, il sembla me dire : Espère, tu ne seras pas repoussé. J'arrive, et je trouve près de vous un homme sage et vertueux, peut-être encore plus que moi.

HAMELINE, indifféremment. Ah! sir Edgard.

SIDNEY. J'ai eu peur d'être une pâle copie de ce modèle de perfection, dont j'avais pourtant entendu parler en tout autre sens, et je me suis présenté à vous comme un... je ne sais plus même le nom du personnage que j'ai voulu représenter.

Même air.

Près de celle qui m'est chère,  
Quand j'arrivais en tremblant,  
D'être méchant pour lui plaire,  
Malgré moi j'ai fait semblant.  
J'étais bien déraisonnable  
De vous faire ainsi la cour.  
Enfin, si je fus coupable, (Bis.)  
Cousine, c'est par amour. (Bis.)

Eh bien! à vous de prononcer mon arrêt! Dois-je espérer? dois-je laisser le champ libre à mon rival?

HAMELINE. Mais, avec votre petit air doux, vous êtes d'une précipitation... Qui m'assurera que vous me dites la vérité?

SIDNEY. Oh! je vous jure.

HAMELINE. Ne jurez pas, c'est vilain; dites-moi seulement : Je suis sincère. (Lui tendant la main.)

SIDNEY. Oh! oui, bien sincère. (Coup de feu.)

BETZY. Ah! mon Dieu! (On entend une fanfare.)

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, BETZY, EDGARD, un peu étourdi, et  
qui a repris son costume de chasseur.

EDGARD.

AIR : *du Songe d'une Nuit d'été*

Plaisir de la chasse,  
Qui jamais ne lasse ;  
Vrai plaisir de roi,  
Je reviens à toi.  
Je reviens aux belles,  
Et veux auprès d'elles  
Me livrer toujours  
Aux folles amours !

EDGARD, fumant. J'ai tué le cerf ; il était lancé ; les chiens avaient perdu la piste, ces imbéciles de chasseurs avaient fait comme les chiens. J'avais bien déjeuné, je sors, j'étais un peu étourdi. Je vois deux cerfs, — le porto fait voir double ; — heureusement, j'ai tué le bon... La pauvre bête expire.

HAMELINE. Comment ! sir, vous tuez les cerfs ?

EDGARD. Oui, ma belle demoiselle, et les rivaux qui voudraient me barrer le passage. A nous deux, mon jeune gaillard !

SIDNEY, faisant passer Hameline devant lui, à Edgard. Mon Dieu ! monsieur, avec tout le regret qu'inspire le duel à un homme raisonnable, je ne reculerai pas.

HAMELINE. Moi, je vous le défends !

BETZY, à sir Edgard. Il ne faut pas courir

deux cerfs à la fois... Vous avez été supplanté malgré tous mes efforts.

EDGARD. Je le crois... Ça été de bonne guerre, après tout : j'avais pris ses armes, il m'a battu avec miennes. Votre main... aimez-vous mieux cela ?

SIDNEY. De grand cœur !

EDGARD, lui donnant la main et passant devant lui. Et vous, miss, permettez-moi de prendre congé de vous, la chasse me réclame.

BETZY, à Sidney. Vous vous mariez... tachez de ne pas perdre vos petites allures de mauvais sujet... ça a bien avancé votre mariage. Et surtout n'oubliez pas les leçons de Betzy.

CHOEUR.

EDGARD.

Plaisir de la chasse,  
Qui jamais ne lasse ;  
Vrai plaisir de roi,  
Je reviens à toi ;  
Je reviens aux belles,  
Et veux, auprès d'elles,  
Me livrer toujours  
Aux folles amours !

SIDNEY, HAMELINE, BETZY.

Plaisir de la chasse,  
Qui jamais ne lasse ;  
Vrai plaisir de roi,  
Il revient à toi ;  
Il revient aux belles,  
Et veut, auprès d'elles,  
Se livrer toujours  
Aux folles amours !

10 JU 62

FIN